

c'est un fait certain que Montaigne fut, dès le début, très sympathique aux Anglais; et qu'on a reconnu des reflets de lui dans les œuvres de Shakespeare, Bacon, Ben Jonson, Pope, Addison, Swift et bien d'autres. Et, dans une réimpression des *Essais* selon la version de Florio, l'auteur de l'introduction, Saintsbury (cet ami de la culture française, mort récemment, et auquel M. Davray a rendu hommage dans le *Mercure* du 1^{er} avril), Saintsbury est allé jusqu'à dire qu'aucun livre traduit en anglais n'avait eu autant d'influence sur la littérature et la pensée britanniques, — sauf la Bible, bien entendu. — L. M.

§

A propos de la reprise de « La Juive ». Une lettre de M. Scribe. — *La Juive* d'Halévy, dont la 550^e et dernière représentation à l'Opéra date du 5 mars 1893, a été reprise le 3 avril sur la même scène. La première en avait eu lieu le 23 février 1835.

Les historiographes du théâtre rapportent généralement que Scribe, à l'origine, avait placé l'action dans la colonie portugaise de Goa, au temps de l'inquisition. Or, la lettre que voici, qu'il adressait à l'éditeur Schlesinger, au moment où il était question de jouer *la Juive* en Allemagne, démontre, au contraire, que ce fut après la première représentation à Paris que Scribe eut l'idée de transporter sa Juive de Constance dans l'Inde, — Scribe, par un lapsus, involontaire sans aucun doute, place d'ailleurs Goa en Amérique! — afin de ne pas blesser les sentiments religieux des Allemands.

Notons, à ce propos, que *les Huguenots*, qui parurent un an presque jour pour jour après *la Juive*, furent profondément modifiés, à Vienne par exemple, afin de ne pas choquer les spectateurs catholiques.

Cette lettre (non autographe) du fécond librettiste est conservée aux archives de l'Opéra, de même que les deux reçus du compositeur, qui avait vendu son œuvre, paroles et musique, moyennant la somme de 15.000 francs.

Voici la lettre de Scribe :

Paris, ce 4 juin 1835.

A M. Maurice Schlesinger.

Mon cher Maurice,

Vous craignez que les idées religieuses ne soient blessées en Allemagne par la présence d'un cardinal et par celle du Concile de Constance, que j'ai introduits dans notre grand opéra de *La Juive*. A Dieu ne plaise que je blâme la susceptibilité de vos compatriotes : j'ai toujours grandement respecté les scrupules religieux, mais, dans cette occasion, je vois qu'il est facile de les lever au moyen du changement suivant :

Ne mettons plus la scène en Europe, mais en Amérique, à Goa, par exemple, quelques années après la conquête des Portugais qui en avaient fait une ville portugaise, et y avaient établi l'inquisition. Il n'est plus question alors du concile, mais de l'inquisition; au lieu du cardinal vous mettez un grand inquisiteur, ou, ce qui vaudrait encore mieux, le chef suprême de la justice, un vieillard respecté de tous qui, après avoir été marié en Europe, après avoir perdu dans un incendie et sa femme et sa fille, s'est expatrié, a accepté le titre de président de la Cour suprême à Goa. C'est là qu'il retrouve le juif Eléazar qu'il avait autrefois fait bannir de Lisbonne quand il y était magistrat.

Dans le cortège impérial du premier acte, vous ôtez l'empereur Sigismond et vous mettez à sa place Don Lope d'Osorio, vice-roi ou gouverneur général des possessions portugaises dans les Indes. Il a donné sa nièce à Don Alvar, jeune officier portugais qui, chargé d'un commandement important, revient vainqueur d'une expédition contre les indiens dont les tribus nombreuses s'étaient réunies pour détruire le pouvoir naissant des Portugais.

Don Alvar revient de cette expédition comme Léopold, déguisé et inconnu, parce qu'avant de se rendre au palais où l'attendent et sa femme et son oncle le vice-roi, il veut avoir un entretien avec Rachel, sa maîtresse. Il s'étonne des préparatifs de fête et du *Te Deum* qu'il entend; on lui répond que c'est pour célébrer sa victoire sur les tribus indiennes.

Je ne vous indique pas les autres changements de détail qui viendront d'eux-mêmes et sont des plus faciles. Je vois à ce nouveau cadre un grand avantage, c'est la variété des décorations et des costumes. Je regretterai toujours que la prière n'ait pas été jouée ainsi à Paris.

L'époque du concile de Constance, avec ses costumes, ses cuirasses et ses prêtres, est sévère, triste et pesante. Sous le ciel chaud et brûlant de Goa, les robes des bayadères, les danses indiennes, les bois de palmier, auraient égayé et adouci ce que le sujet avait de grave et d'aride. Ainsi, dans la marche du cortège au premier acte, faites défilier des prisonniers indiens, hommes et femmes; à côté des uniformes portugais, mettez-moi des tribus sauvages alliées et auxiliaires des Portugais. Tout ce qui faisait si grand effet à Paris, toutes les belles situations qu'Halévy avait animées de son admirable musique, resteront toujours et seront les mêmes; les susceptibilités religieuses n'auront plus rien à dire et de plus vous aurez un spectacle nouveau, varié et pittoresque! Vous aurez les mœurs et les costumes de l'Inde, réunis à ceux de l'Europe, et le tableau du cinquième acte sera bien plus attachant, bien plus vrai, bien plus original en représentant un *auto-da-fé* qu'un acte de concile! La cruauté du concile pouvait choquer bien des gens; celle de l'inquisition ne choquera personne. Car à présent, en Europe, et même parmi les plus purs catholiques, personne ne défend ni ne comprend l'inquisition. Elle est morte, elle n'est plus possible, elle n'existe plus.

Recevez, mon cher Maurice, l'expression de ma bien vive et sincère amitié.

Votre tout dévoué et de cœur

EUGÈNE SCRIBE.

Maurice Schlesinger, Editeur de Musique,
97, rue Richelieu

Les deux reçus d'Halévy (dont le premier, du 13 juillet 1834, portant sur 2.600 francs, fut rédigé en deux fois) sont libellés ainsi:

Paris, le 13 juillet 1834.

Reçu de Monsieur Maurice Schlesinger la somme de Six Cent francs à compte de mon Opéra La Juive dont je lui ai vendu la Propriété paroles et musique moyennant la Somme de Quinze mille francs.

f. Halévy.

Reçu de Monsieur Maurice Schlesinger la Somme de Deux mille francs en 2 Effets chacun de mille francs payable

le 1 ^{er} fin Novembre	1000 fr.
le 2 ^m e le 10 Janvier proch.	1000 fr.
	2000 fr.

a compte de mon Opéra La Juive dont je lui ai vendu la Propriété des paroles et de la musique moyennant la Somme de Quinze mille francs. Il est bien entendu que si par circonstance de force majeure ou autre l'opéra ne serait pas représenté a cette époque, je rendrai l'argent reçu de M. Schlesinger.

Paris, le 13 juillet 1834.

Approuvé l'écriture ci-dessus.
f. Halévy.

Je reconnais avoir reçu de Mr Maurice Schlesinger trois effets savoir fr. 1000 payable fin Juillet.

500	id.	fin Septembre
500	id.	fin Octobre

2000

laquelle somme il me payera pour divers accompagnement (*sic*) pour le Piano, que je lui ferai de mon Opéra : La Juive qu'il m'a acheté.

Paris, le 14 Juillet (*sic*) 1834.

f. Halévy.

La partition de piano de *la Juive* parut le 4 avril 1835 et, si nous en croyons la *Gazette musicale* que publiait Schlesinger, il s'en serait vendu cinq cents exemplaires dès le premier jour.

Ces chiffres ne feront-ils pas rêver certains de nos musiciens contemporains? — J.-G. PROD'HOMME.

§

Le Baromètre économique. — Tous les hommes sont tournés vers l'avenir : de quoi demain sera-t-il fait? Cependant, la science des prévisions en est encore au balbutiement. Or, une nouvelle revue vient de paraître, qui se propose un dessein hardi. Elle s'intitule : *Le Baromètre économique* (publié par le Centre d'Etudes des Mouvements économiques, 42, rue Jacob). Elle aura du succès si elle tient sa promesse et annonce le temps qu'il va faire.

Le Baromètre économique est rédigé par des chefs d'entreprises. C'est une nouveauté. Le public n'est pas habitué à recevoir les confidences de cette sorte de gens. Et voici qu'ils reconnaissent publiquement leur part de responsabilité :

Pendant les années 1922-1929, nous avons tous cherché des profits rapides et faciles, et nous avons tous trouvé fort naturel de tirer de nos entreprises des rémunérations très supérieures à celles des professions libérales. Reconnaissons également que la plupart d'entre nous ayant travaillé à 90 jours, il n'y a rien d'étonnant à ce que nous ayons commis les fautes coutumières aux gens à courtes vues.

Ce *mea culpa* marque l'arrivée à la direction des affaires d'une génération nouvelle.

Le chapitre sur la Révolution industrielle rappelle ce qu'on oublie trop souvent, à savoir que l'âge des machines tient sur quatre générations et que les crises proviennent essentiellement,